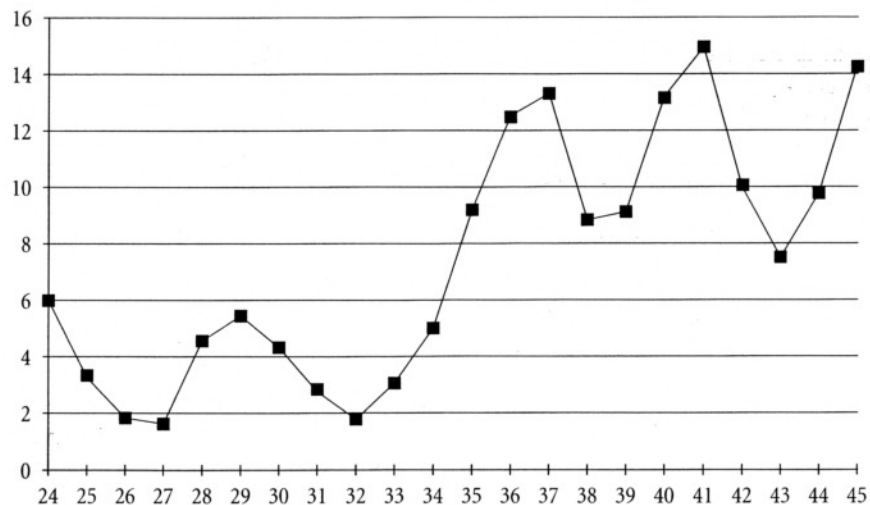


Part en % des fils de manœuvres ne se déclarant pas ouvrier lors de leur premier mariage selon l'année de naissance



n'avions pas anticipé, à la date de leur naissance (cf. schéma ci-dessus).

Les enfants nés à partir du milieu des années trente étaient ainsi significativement plus nombreux que leurs aînés à déclarer à leur mariage ne pas exercer une profession ouvrière.

Le souci d'interpréter ce qui nous apparaissait à la fois comme une rupture chronologique nette et un écart statistiquement très significatif, deux choses rares dans le domaine de l'histoire sociale nous a conduit à exploiter les enseignements d'une série d'entretiens réalisés avec des membres des familles étudiées, ainsi qu'à examiner de près les modifications du contexte. Nous en avons tiré quelques hypothèses, fragiles parfois, mais s'accordant aux données dont nous disposons qui faisaient appel à plusieurs éléments. La transformation de l'offre

scolaire est rapide et brutale durant la période. Les effectifs de l'enseignement secondaire augmentent sensiblement après 1951. L'enseignement technique et professionnel se développe dès les années 1940. Cela offre aux plus jeunes des membres de notre population plus de chances qu'à leurs aînés de poursuivre des études et par là de devenir membre de ces professions que nous nommons intermédiaires. Ils ont d'ailleurs d'autant plus de chances de le faire que les effectifs de la maîtrise, le nombre de techniciens et plus généralement des cadres moyens, augmentent considérablement au cours de la période qui voit leur arrivée sur le marché du travail. Ces jeunes arrivent donc sur les bancs de l'école, puis sur le marché du travail dans de meilleures conditions que leurs aînés. Cela ne suffit pas cependant à expliquer les écarts constatés. Il ne suffit pas que s'ouvrent des possibilités nouvelles pour que des populations dont les

membres, jusque-là, ne fréquentaient guère l'école après la fin de l'obligation scolaire en tirent parti.

Des entretiens menés avec certains membres de la population étudiée, qui suggèrent une rupture des pratiques de certaines familles immigrées quelques années après la fin de la guerre, soit quand se décide le destin des cadets de ces familles, nous offrent une piste. Les plus âgés des enfants des manœuvres que nous avons rencontrés ont quitté l'école dès la fin de la scolarité obligatoire, quels que soient, nous disent-ils, les résultats scolaires qu'ils ont pu obtenir. C'est le cas par exemple de Monsieur Stanislaw, né en 1919 en Pologne, arrivé à Rosières – siège d'une entreprise de métallurgie employant durant la période une main d'œuvre polonaise nombreuse – avec ses parents en 1923. Il effectue toute sa scolarité primaire à Rosières, puis se loue comme vacher dans une ferme proche, avant d'être embauché à 14 ans par les entreprises de Rosières. Il explique son parcours par la nécessité économique :

« [Les parents] n'avaient pas les moyens. Et puis pour eux c'était le travail, le salaire. Quand j'ai commencé à travailler, je rapportais le salaire à la maison. Ils étaient contents d'avoir ça pour payer les dettes »²⁸.

Il est permis de penser que dans ce cas, comme dans celui de bien des migrants ruraux récents, s'ajoutent aux impératifs économiques la logique d'un projet migratoire qui a pour but l'accumulation rapide d'un petit capital permettant le retour au pays et l'achat de terre. Bien des immigrés,

en particulier parmi les Polonais²⁹, nourrissent alors un tel espoir. Tous les enfants des travailleurs polonais que nous avons rencontrés déclarent que tel était le rêve de leurs parents. Plus significatif, tous font état de pratiques – envoi d'argent au pays, épargne forcée, achat de terre – qui prouvent que ce souhait n'était pas un fantasme mais orientait les pratiques de leurs parents et par là de la famille tout entière. Lorsque monsieur K. se souvient de son enfance³⁰, il évoque surtout les travaux qui lui étaient confiés dès l'âge de 10 ans. La liste en est longue :

« J'allais au bois, ce n'est pas que ça me plaisait tellement [...], ou ils nous embauchaient à la ferme pour aller déterrer les betteraves, parce que quand ils prenaient un hectare de betteraves à arracher il fallait les arracher rapidement, alors ils nous emmenaient. On avait 10 ou 11 ans, on peinait moins que nos parents à détasser. Ils nous faisaient aussi désherber dans les jardins, et puis il fallait qu'on garde les poules. Après les moissons on allait glaner, c'était ça de moins qu'ils avaient à acheter, et puis on ramassait de l'herbe pour les lapins, on savait lesquelles ramasser. Il y avait tout pour s'occuper, mes parents avaient des oies, et bien tous les jours après l'école il fallait que j'aille garder les oies. Puis je voyais les gamins qui jouaient au foot à côté. Moi je disais à mes parents : « Les Français ils ne vont pas au bois ». Et puis ils n'élevaient pas de bêtes non plus ».

Tout cela laisse peu de temps pour le travail scolaire et le travail comme le salaire des enfants sont des ressources trop précieuses pour que se pose la question de leurs études.

²⁸ Entretien numéro 6, Lunery, 1992, Monsieur S.

²⁹ Janine Ponty, *Polonais méconnus...*, op. cit.

³⁰ Entretien numéro 8, Lunery, 1992, Monsieur K.